

Soutes

Mai 1937

117

Soutes 1^{er} Mai 27

— 188 —

ANDRÉ GIDE ET LE MARXISME

L'irruption d'un pur artiste comme André Gide dans les mêlées politiques et sociales, cette adhésion donnée au communisme, ces regards, non point curieux mais chargés de « ferveur » qu'il attache sur les croissances soviétiques susciteront toute sorte de réactions dont la moindre est l'étonnement.

Ses adversaires y trouvèrent une justification irréfutable de leurs attaques passées. Les communistes saluèrent avec enthousiasme la venue parmi eux de celui qui porte l'un des prestiges les plus indiscutés de la littérature mondiale contemporaine. Nombreux furent qui, dans leur solitude, puisèrent un cordial réconfort ; nombreux qui, dans leur indécision sentirent croître une volonté.

Pour tout esprit non prévenu apparaît l'importance de la profession de foi de cet homme dont la vie et l'œuvre sont un enseignement de dignité, de courage envers et contre soi-même. Il importe de revenir sur cet événement bien qu'il ait perdu de son actualité, car le temps est encore lointain où tout ce qui touche à Gide cessera d'être à la fois important et actuel.

Ne voir dans cet engagement solennel que poussée sentimentale d'un être torturé par l'injustice, qu'un désir de communion à la misère multiforme des hommes, c'est n'avoir regardé que bien furtivement. Supposer que cette attention passionnée, qui le fait se pencher sur la Russie soviétique avec l'amour du paysan qui suppute la montée de son blé en herbe, se nourrisse d'illusions grossières ou d'un tardif romantisme révolutionnaire, c'est préjuger bien à la légère de la clairvoyance critique d'un homme de telle stature intellectuelle. Que des mobiles strictement sentimentaux eussent prévalu dans cette adhésion, celle-ci ne perdrait de sa valeur que pour ceux qui sus-

pectent tout ce qui relève du cœur. Mais, il nous apparaît qu'il y a autre chose. Et ceci nous prohibe d'user du mot de conversion à ce propos.

Comment parler de conversion alors qu'une pensée indéfectiblement fidèle à elle-même parvient à son aboutissant logique ? Du sommet d'où Gide nous montre, avec tant d'émotion dans le geste, tout un horizon immense, nous apercevons en deçà de nos pas le chemin qui serpente et ascende la vallée.

Les pages du « Journal » publiées en 1932 et, récemment, les « Nouvelles Nourritures » ne peuvent être considérées comme un phénomène isolé, une rupture, ni même comme une discordance. L'œuvre qui va des Nourritures Terrestres aux Nouvelles Nourritures forme un ensemble absolument cohérent. Il y a en effet dans le premier de ces livres quelque chose d'autrement grave qu'un hédonisme rehaussé par la magie d'un style. Il y a une lutte, une agonie au sens que rappelait Miguel de Unamuno. Qu'on lise les deux livres conjointement. En quoi diffèrent-ils ? Le ton peut être plus incisif, plus pressant dans le second. Mais la substance ? Tous deux enseignent la véhémence libération. Entre ces deux livres, combien d'autres qui s'y rattachent justement par ce en quoi ils peuvent s'y opposer !

Dans l'œuvre gidienne l'on retrouvera le plus pur du marxisme : c'est un long mouvement dialectique au long duquel s'élabore une synthèse de l'homme. C'est bien là pourquoi elle est si vivante, car, seule la vision dialectique ne trahit pas ce qui est vivant.

N'apporte-t-il pas lui-même un témoignage capital à l'appui de cette thèse lorsque, dans une lettre au pasteur Ferrari (NRF 1^{er} Juillet 1928), il dit : « La dissolution de la personnalité où menait une disposition trop passive à l'accueil est le sujet même de mon Saül... que j'écrivis sitôt après mes Nourritures, en manière d'*antidote* ou de contrepois. Ainsi, chaque livre est l'*antidote* d'un autre livre. A chaque héros (thèse) s'oppose l'*anti-héros* (anti-thèse). Chaque type porte en lui les germes de sa propre destruction et cette destruction s'accomplit inexora-

717
Mou. 1937

blement ». Vue sous l'optique dialectique, l'œuvre gidienne s'éclaire singulièrement. Disons même qu'elle grandit. L'on comprend alors cette surprenante absence de complaisance du créateur à l'endroit de ses créatures. Toutes sont vouées à l'échec, à la destruction. Nombreux sont les critiques qui se sont étonnés des couleurs sombres du monde gidien. Il ne peut en être autrement, car, ce monde et ces êtres lourds de passé, de contraintes, de préjugés, de craintes théologiques doivent disparaître.

Chaque héros est le produit d'une société, il souffre, agonise puis meurt sous l'emprise des superstructures que sont les contraintes religieuses, morales, sociales. S'il s'en évade, s'érige dans un individualisme forcené, il se détruit lui-même. Saül se perd pour avoir faussé l'éthique des Nourritures Terrestres (il n'a pas lu l'envoi à Nathanaël) le roi Candaule pour avoir joué, Lafcadio perd inutilement sa révolte dans un acte gratuit, l'égoïsme de Michel ne le libère point.

Qu'ils acceptent les contraintes ou les rejettent, héros et héroïnes courent à la catastrophe. Alors, si dans un monde de contraintes, d'oppression la libération individuelle est un leurre, la seule solution possible, c'est la destruction d'un tel monde. Gide nous conduit à la troisième étape du mouvement dialectique. Le sens de toute son œuvre est libération et foi, car « il y a dans chaque homme d'étranges possibilités ». Les Nourritures Terrestres racontent cette libération, les œuvres qui suivent la motivent, les Nouvelles Nourritures affirment une foi joyeuse, car, cet homme nouveau, ce monde libéré qu'il attendit avec anxiété, voici qu'ils paraissent. En son domaine, il aura fait plus que quiconque pour préparer leur avènement.

Si, selon Gide, nous devons voir dans les Nourritures Terrestres une apologie du dénuement, ce dénuement ne peut être que celui de l'homme libéré de ses chaînes, dans une nudité primordiale où les traces des anciennes meurtrissures se sont effacées. Cet état de dénuement est l'étape nécessaire au delà de laquelle s'ouvrent les perspectives infinies de la « disponibilité »

voudrait en libérer l'homme. Il brise des chaînes, disperse des fantômes, il livre son message « ne sacrifie pas aux idoles ». Obsédé, durant une époque de sa vie, par le mythe de la Chute, il s'en est délivré et il s'efforce de le bannir de la mémoire des hommes. Il pourrait dire, de bien meilleure façon, pour sûr :

Nathanaël, quand donc n'enseignera-t-on plus qu'un Paradis a
[été perdu ?

L'aurions-nous perdu toi et moi si nous l'eussions possédé ?

Conserve-tu sous ton front innocent un souvenir de faute mil-
[lénaire ?

As-tu parfois senti la morsure d'un remords ?

Nathanaël, je ne crois pas à la faute, à peine si je crois aux
[miennes !

Mais je crois au Mensonge et aux erreurs des hommes.

Crois-moi, il n'y a pas eu de faute et personne
n'a commis de crime éternel.

Nul ne t'a chassé, mais tu es parti

à l'aube, pour un voyage lointain.

Tu n'as rien perdu, tu ne laisses rien
derrière toi.

Nathanaël as-tu songé combien le monde
eût été différent

si les hommes eussent refusé de charger

toutes ces hontes, ces détresses

illusoires et toutes ces résignations ?

Et qu'on ne me dise pas qu'un monde joyeux
serait laid !

En ce qui touche à la morale et à la religion, Gide accomplit une tâche que Marx avait écartée. Ce que Marx fit pour la dialectique de Hegel, en la ramenant sur terre et en l'appliquant à l'étude de l'économique et du social, Gide le fait pour les éthiques et les religions; il les ramène parmi les hommes. Les re-

777
Marx 1937

gards que Marx porta sur la collectivité humaine, Gide les porte sur l'individu. Dans l'un et l'autre cas, le résultat est le jaillissement d'une irrésistible volonté révolutionnaire. Marx a dit « jusqu'ici les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde, or il s'agit de le changer ». Gide enseigne : religions et éthiques ont mutilé l'homme, or il faut le ré-générer. C'est pourquoi le « Prométhée mal enchaîné » apparaît d'une importance capitale pour la compréhension de l'ensemble de l'œuvre. L'on y voit Prométhée caresser et nourrir amoureusement son aigle. Ainsi que lui, l'homme contemple son tourment, son trouble, il s'y complaît. S'il ne se libère pas, c'est qu'il ne veut pas sa libération. Qu'il cesse donc d'alimenter son supplice, fussent tous les aigles en devenir étiques et perdre leurs plumes !

Ainsi que le désordre et les contradictions économique-sociales apparurent à Marx comme des conséquences du régime capitaliste, ainsi le tourment de l'homme apparaît à Gide comme la conséquence des éthiques et des religions auxquelles il continue de se soumettre. Une prise de conscience marxiste préludera à la naissance de la société nouvelle, une prise de conscience gidiennne prélude à la naissance d'un homme nouveau. Combien proches parentes l'une de l'autre !

Gide condamne les réalisations barbares faites au nom du Christ, l'immense et séculaire escroquerie. Ceux qui combattent le marxisme et jettent l'anathème sur la merveilleuse aventure soviétique le font au nom de quoi ? Les seuls dont la voix mérite d'être écoutée le font au nom d'une société chrétienne idéale dont l'on chercherait en vain des traces dans l'histoire. Ils portent en eux la nostalgie d'une chrétienté morte, des multitudes la portèrent des siècles durant cette nostalgie, et nous-mêmes... ! Mais le monde soviétique n'a pas encore vingt ans, toute première enfance pour un monde, et il a retrouvé ce que des siècles avaient perdu : la simple espérance en l'homme, le sens de la vie.

Ne soyons pas des utopistes du passé semble nous souffler

Gide. Il rassure ces croyants sincères que la crainte de voir s'ériger une société sans Dieux retient d'adhérer sans réticences à la cause de la Révolution Communiste. A ceux là, dans une profonde intuition du sens de l'histoire universelle il dit : (pages de Journal) « Que ces esprits pieux ne se persuadent-ils qu'on ne peut jamais supprimer que de faux-Dieux ! Le besoin d'adoration habite le fond du cœur de l'homme. » Et dans ce même Journal : « Ciel désastré... non ! Mais dont nous n'avons pas encore su découvrir les étoiles. »

Croire que si l'homme mange à sa faim, s'il va jusqu'au bout du progrès matériel, il oubliera la partie éternelle de lui-même, c'est là n'avoir pas une très grande confiance en l'homme, ni une foi très solide en le Spirituel. Que les défenseurs du Spirituel ne se muent pas en défaitistes du Spirituel !

Gide a choisi, lui qui prohibait de choisir. Mais il n'a condamné que le choix qui limite. Ce qu'il choisit, la Révolution, outre qu'il n'est d'autre choix possible, loin de limiter ouvre d'infinies perspectives, d'infinies espérances. C'est le choix que fait Nathanaël en jettant le livre, en devenant, en créant à la fois « le plus irremplaçable des êtres » et en « assumant le plus possible d'humanité ». Gide a-t-il fait autre chose en refusant de courir l'aventure échevelée d'un Saül, d'un Lafcadio ? Pouvait-il faire autre chose ? S'il a nié les contraintes, il a nié les individualismes dissolvants, et, la leçon est d'importance, il s'est accompli en s'unissant à la communauté humaine régénérée.

Il n'est de plus magistrale leçon, de cohérence plus parfaite.

L'œuvre de Gide est bien un long mouvement dialectique où l'œuvre et l'homme se confondent. Les Nouvelles Nourritures achèvent une vaste synthèse et préparent les voies nouvelles.

Auguste VISTEL.
